



Lettres Périgordines

Poésie - Musique - Littérature - Archéologie.

Administration, correspondance et articles: LES LETTRES PÉRIGORDINES, 24, rue du Bac, Périgueux (Dordogne).

Abonnements et envois de fonds: Charles SOUDEIX 24, rue du Bac, Périgueux (Dordogne).

JOURNAL LITTÉRAIRE
PARAÎSSANT
TOUS LES DEUX MOIS
(sauf en août et septembre)

Comité de Rédaction sous la direction de Charles SCUDEIX, avec Daniel Gillet, Adrien Colin, Jean Moreux, Paul Courget, Jehan de Chanterive, Pierre Dantou, Antoine Payandé, Jean Delfaut, Georges Puymangou et l'éminent concours de Marcel Fournier.

L'Amicale de la Presse
a perdu l'un des siens

La nouvelle de la mort d'Edme Goyard a causé une émotion profonde, dans une population qui, depuis 1928, s'était habituée à sa haute silhouette.

Le défunt était doux, affable, serviable; on ne faisait jamais en vain appel à son concours. Aussi, s'était-il créé des amitiés nombreuses, non pas seulement à Périgueux, mais dans tout le département.

UN JOURNALISTE DE LA VIEILLE ECOLE

Edme Goyard avait débuté à Paris, dans la grande Presse. Esprit très cultivé, servi par une élocution facile, il se fit, dès les premiers pas tentés dans la voie qu'il avait choisie, une place qui lui ouvrit bien des horizons, l'amenant à approcher les hommes politiques les plus en vue.

Rapidement, il devint journaliste parlementaire.

Goyard se plut à hanter la « Butte »; il s'adapta à ce point à l'esprit montmartrois qu'il donnait l'impression d'être Parisien, quand il avait vu le jour en Bourgogne.

Il connaissait les chansonniers, dans le sillage desquels il s'était glissé. Volontiers, il partageait leur vie de bohème, au point que, lui-même, était devenu un de ces bohèmes qui n'ont pas un sens exact des réalités de ce monde.

Si, souvent, Edme Goyard avait employé une plume acerbe et utilisé une critique passionnée, il s'était plus dans la littérature la plus pure; il n'avait pas dédaigné la poésie toute de charme et de rêve...

Cette littérature l'avait entraîné au-dessus des banalités de ce monde. Longtemps, il avait vécu dans les nuages... Hélas!... il en était tombé durement.

Dans les dernières années de son existence, Edme Goyard s'était trouvé aux prises avec les cruelles réalités de la vie. Une chose à laquelle le bohème n'avait jamais songé...

DE PARIS, EDME GOYARD
VINT A PÉRIGUEUX

Il se trouva en contact avec des journalistes d'un talent incontestable. De suite, il se lia d'amitié avec eux, et prit rapidement une place prépondérante.

Edme Goyard créa des rubriques qu'il sut alimenter avec son esprit de grand journaliste. Conte, conteur, il eut l'idée d'ouvrir une « Tribu-

Edme GOYARD n'est plus

ne Libre », ce qui lui permit de présenter au public périgourdin des hommes aux talents les plus divers.

Interrompu par la catastrophe, sa « Tribune » devait renaître avec succès il y a quelque temps.

Edme Goyard publia des romans. Quant à ses poésies extrêmement délicates, un recueil en fut édité à Périgueux, chez Fanlac.

GOYARD A LA RETRAITE

L'Amicale de la Presse périgourdine en avait fait son vice-président, tant il était aimé et considéré par des confrères aux opinions les plus variées.



Sa mise à la retraite l'avait affecté profondément; il aimait tant sa profession. Il avait eu, lui comme tant d'autres, le tort de vieillir.

Il se faisait si peu à cette idée de ne plus écrire que, bénévolement, il collaborait à un « hebdo ».

De Saint-Nazaire, pays de Mme Goyard, où il était allé se reposer, il écrivit un dernier « Cocktail » dans lequel il rendait hommage aux personnalités récemment disparues.

Hélas!... il devait mourir en quelques instants d'une embolie.

Nous n'étions pas souvent d'accord avec Edme Goyard. Qu'importe!... A l'Amicale, nous ne pratiquons que la Solidarité qui s'étend à tous.

Avec Gérard Delmas, délégué par l'Amicale, nous sommes allés nous incliner sur sa tombe; saluer sa compagne et les siens, effondrés de douleur.

Au nom de ses confrères alristés comme en celui de ses amis périgourdiens, nous avons fleuri la terre qui recouvre sa dépouille, loin de son pays natal et de Périgueux qui ne l'a point oublié.

Prisent ces quelques lignes, en hommage à la mémoire d'un journaliste d'un talent incontestable, traduire les sentiments de ses confrères et d'une population que sa disparition prématurée a consternés.

Aux dissents d'hier a fait place le respect le plus profond devant la mort.

Daniel GILLET
président de l'Amicale
de la Presse périgourdine

Aux aimables lectrices de "Lettres Périgordines"

IL N'EST PAS QUE LA COUPE
QUI SOIT ELEGANTE!

...Le langage lui-même est plein de charme. La moindre des interventions a une tournure élégante, littéraire.

Lorsque Mme Marcelle Montagut présente ses modèles de saison à un auditoire sélect, elle le fait de façon fort spirituelle.

Au régal de la vue, lors de cette présentation, s'ajoute toujours celui de l'esprit...

Les expressions sont fines et délicatement choisies.

Les heures s'écoulent dans l'enchante de plus parfait.

(En page 2, l'article de M. Fournier)

DU THEATRE D'OC

par Marcel FOURNIER

J'ai déjà, à l'occasion d'un précédent article, parlé incidemment du Théâtre d'Oc, à mes yeux, seule forme de théâtre vraiment populaire conservée jusqu'à nous.

S'il n'y avait pas de Théâtre d'Oc, on ne saurait en parler; or, c'est un fait, un fait indéniable, il existe. Il existe par la vertu d'un public qui, en Périgord, en Provence, en Languedoc, se presse aux représentations, demande des pièces en Oc fournissant ainsi la preuve que, malgré les dires de certains esprits chagrins, il entend la langue que parlent les acteurs.

Il existe encore, par la volonté et l'enthousiasme de ces troupes d'Amateurs, souvent groupés autour de l'école et dans les amicales laïques (c'est la majorité des cas en Périgord) qui, avec enthousiasme montent les pièces où se retrouvent des personnages bien connus d'eux et qu'ils incarnent d'autant plus facilement. Là encore, la preuve serait aisément fournie par les relevés de droits d'auteur perçus et le nombre des représentations ainsi que par la demande chez les dépositaires des pièces en Oc, demande qui, souvent, dépasse les possibilités des fournisseurs.

Car, il faut bien le dire, le troisième élément de la trilogie théâtrale, j'entends l'Auteur, semble n'avoir pas suivi encore le mouvement théâtral occitan dans son élargissement et son rythme et nous nous trouvons devant ce paradoxe d'un public et de compagnies théâtrales qui ne trouvent pas un répertoire suffisant à leurs besoins.

Le Théâtre retrouve actuellement en France une vie nouvelle; le travail des meilleurs en scène du Cartel, les efforts de Jean Vilar et du T.N.P., des compagnies théâtrales de province, sont à la base de cet engouement, partout manifesté. Parallèlement le goût du Théâtre se manifeste en Occitanie, mais il faut bien le dire, il est freiné par le manque de diffusion des pièces dont beaucoup restent manuscrites et par l'ignorance où beaucoup de metteurs en scène occitans sont de l'existence d'auteurs et des pièces jouées avec succès dans une région autre que la leur. Ce n'est pas énoncer une nouveauté d'écrire que la criti-

que parisienne, seule omnipotente ne s'intéresse qu'aux créations théâtrales faites dans la capitale, ignorant ce qu'a de valable le théâtre d'Oc. Cependant, je note deux faits qui semblent prouver qu'aux bords de la Seine on s'aperçoit enfin de ce qui se passe en Occitanie.

Le n° 111 de la revue « L'Avant-Scène » vient de publier la traduction française d'une pièce en Oc de Max Rouquette « Lou Mège de Cucugnan » (Le Médecin de Cucugnan) dans laquelle écrit Jean Camp « L'auteur a su retrouver dans l'ambiance ensoleillée de son pays et dans les richesses du folklore occitan, le ton de la farce saine et drue de Molière ». C'est là exactement ce que je n'ai cessé de répéter et d'écrire de tout le théâtre d'Oc.

A Paris, on vient de jouer dans une traduction française, au titre de l'aide à la première pièce, un drame de Charles Galtier, instituteur à Eygalières « Li quatre set » (le Carré de sept), qui avait obtenu le prix de la Revue Théâtrale. L'auteur révélé par la revue « Marsyas » qui paraît dans le Gard, a publié un recueil de nouvelles « L'erbo de la Ronto », livre remarquable en Oc. Il a écrit de nombreuses pièces et Lettres Françaises, vient de publier une interview de Galtier à propos de la parution chez Gallimard de son premier roman.

Ne trouvez-vous pas significatifs ces deux faits ? Ne pensez-vous pas qu'à ce Théâtre d'Oc, ce ne sont pas tant les auteurs qui sont défaut, mais plutôt l'impression et la diffusion de leurs pièces dans la langue où elles furent écrites et non dans une traduction ? Qui créera enfin pour nos jeunes troupes « l'Office du Théâtre Occitan » chargé de répondre aux nombreuses demandes et quand verrons-nous à Marseille, Toulouse, Bordeaux ou (pourquoi pas ?) à Périgueux, le 1er Festival du Théâtre d'Oc

A RONCEVAUX

Sous la mantille, les fronts s'inclinèrent... les genoux reposaient sur des dalles de marbre de l'église collégiale. Des voûtes, en ce 8 septembre, Nativité de la Vierge, tombaient, dans le silence, les chants de la chorale... L'encens emplissait de son odeur puissante Notre Dame de Roncevaux.

Malgré le pâle soleil et l'air vif venu des cimes pyrénéennes, la foule des pèlerins était dense dans ce lieu consacré depuis plus de sept siècles à la revue des Pyrénées Navarraises, la Mère de Dieu.

Que ce soit de Saint-Jean-Pied-de-Port ou de Pampelune qu'on accède à Roncevaux, la route est des plus pittoresques. Pour un Français, c'est à Valcarlos qu'on fait connaissance avec la terre espagnole. Le col d'Ibaneta ou de Roncevaux, à 1.057 mètres, donne accès au versant navarrais. A l'ombre des sapins qui donnent une allure grandiose et sauvage au paysage, revit le souvenir de Roland et des pèlerins de Saint-Jacques de Compostelle, dont Roncevaux était une étape.

L'église collégiale donne une impression étrange, surtout à la sortie des pèlerins en septembre.

Mais ce n'est pas ce jour là qu'il faut venir admirer les merveilles de l'église, du cloître qui s'effondra sous la neige en 1600, de la chapelle désaffectée de Saint-Augustin à l'écho ample et prolongé, avec le tombeau de Sanche le Fort, qui, en 1212, mit en fuite le roi maure Miramamolin, de la bibliothèque de 15.000 volumes (dont divers dictionnaires en onze langues et de précieux incunables).

Par un après-midi ensoleillé, il faut, avec l'érudit et aimable chanoine Alejo Sorbet Ayanz comme guide, parcourir ces lieux où vit un passé poignant. Un agréable petit ouvrage illustré a été écrit tout récemment en Français sur Roncevaux par ce dernier, qui se fera un plaisir de vous le dédicacer à votre prochaine visite à Roncevaux, dont je n'en doute pas, vous reviendrez enchantés.

Jean MOREUX.

« Roncevaux, histoire, tradition, légende », 100 pages sur papier glacé, illustrées: 250 fr. à faire parvenir, pour la France, à M. le Curé d'Arnéguy (Basses-Pyrénées).

Le Livre d'Or de "Lettres Périgordines"

On nous écrit :

De Bordeaux :

Cher Monsieur,

En vacances dans ce beau Périgord dont vous savez si bien chanter les sites et leur charme, j'ai eu au cours d'une agréable descente à Brantôme, l'inattendue surprise de lire un journal « bien de chez vous ».

C'est assez rare, en effet, que dans un siècle tout entier de matérialisme, l'on puisse rencontrer des hommes encore poètes, et surtout, honneur vous soit conféré, des jeunes si entreprenants au point de réaliser ainsi une forme d'extension de leur pensée, de leurs écrits.

Je vous félicite donc bien vivement d'avoir entrepris sans aucun recul ni soucis du lendemain, cette œuvre grandiose qui vous prendra certes bien du temps, vous causera bien des tracas, mais vous laissera surtout la joie combien grande et méritoire du « travail bien fait » et du « devoir accompli ».

Je serais toujours heureux de recevoir votre journal, et pour ce faire, je vous prie de trouver, le montant d'un abonnement...

...En vous renouvelant toutes mes félicitations, je me permets, cher Monsieur, de vous adresser très sincèrement l'assurance de mes plus vifs encouragements.

S.D.

Mainteneur des Jeux Floraux
Membre Honoraire des Ecrivains de Province,
Président de l'Institut de Culture Française.

De Périgueux :

Bravo ! Ami et compatriote Ch. Soudeix, pour votre magnifique journal « Les Lettres Périgordines ». Tous mes vœux de succès...

M. G.

N.D.L.R. : Les lettres publiées sous le titre : « Le Livre d'Or de « L.P. » peuvent être consultées tous les jours, au siège du journal, 24, rue du Bac, à Périgueux.

REVUES

Nous avons reçu :

« Le Courrier des Neufs Sœurs »; « L'Essor du Sarladais »; « Le Périgourdin de Bordeaux »; « La Lyre Normande »; « L'Eveil du Périgord »; « L'Alsace Poétique »; « Vent Nouveau »; « Terre Natale »; « Horizons Poétiques »; « Entretiens sur les Arts et les Lettres »; « Le Courrier Vauclusien »; « La Renaissance Provinciale ».

Amis lecteurs

Suis-moi, lecteur ami, parmi les vieilles pierres,
Dans tous les chemins creux bordés de genêts d'or.
Suis-moi vers cette tour que recouvre le lierre,
Suis-moi, suis-moi toujours, nous visitons l'Armor.

Alions sous un vieux chaume apprendre une légende,
Courons dans les embruns en nous donnant la main,

Au pied de quelque saint déposons une offrande,
Aimons ce que fut hier pour préparer demain.

En suivant le vent fou vers la vague qui tonne,
Parmi les noirs menhirs couronnés de gazon,

Nous cherchons Gaud Mével dans la lande bretonne:

Nous découvrons ravis un immense horizon.
Conduits par une fée au manteau de tulaine,

Par le songe emportés sur des ailes d'azur,
Nous irons voir le ciel de ma douce Aquitaine,

Et ses vertes forêts et ses beaux raisins mûrs.
Penchés sur une fleur dès que sourit l'aurore,

Goûtons dans un baiser les larmes de la nuit.
Ami suis-moi toujours, car je connais encore

Une grotte où souvent je rêve, loin du bruit.

Léo JAUBERT.

CLICHES - REPORTAGES ELIE PHOTO

L'Orphelin

Charles Soudeix, auteur d'« Ombres et Reflets », écrit sa première pièce intitulée: « l'Orphelin ». Ce drame en quatre actes, dont l'action se situe au début de notre siècle, met aux prises avec sa conscience de pauvre « bâillard », un jeune homme de mère incertaine et de père inconnu. C'est l'angoisse d'un « manqué » en face de la société ingrate et méprisante, ses craintes, ses déceptions, ses souffrances. Bref, la conception de son triste état putatif.

L'auteur envisage de confier le rôle principal à Roland Sorbes, le comédien-fantaisiste bien connu, et qui, pour les besoins de cette pièce, reviendra à son premier amour théâtral, l'art dramatique.

Projet d'un Courrier des Lecteurs

Dans les publications à venir, « Lettres Périgordines » ouvrira ses colonnes aux lecteurs qui voudront bien nous envoyer des critiques, des suggestions, toujours profitables, et, ceci, pour l'amélioration du journal.

C'est sous le titre « Courrier des lecteurs » qu'il leur sera répondu, et que nous tiendrons compte avec plaisir, et intérêt, de leurs points de vue.

Donc, amis lecteurs, à vos plumes :

Et à l'avance, merci.

G. P.

N. D. L. R.

Nous prions le lecteur de bien vouloir nous excuser du retard apporté à la publication de ce 4^e numéro, retard du à un incident technique indépendant à la rédaction.

CHRONIQUE MUSICALE

par Pierre Dantou

La saison musicale est sur le point de s'ouvrir et, cette année encore, les mélomanes auront la possibilité d'assister à un certain nombre de manifestations de haute qualité. Les Sociétés de la ville et « Les Jeunesse Musicales de France », qui n'ont d'autre but que de servir la culture, vont accomplir un gros effort de préparation et d'organisation afin de satisfaire leurs fidèles amis.

LES JEUNESSE MUSICALES DE FRANCE

Le programme de cette année est tout particulièrement prometteur. Nous retrouverons avec infiniment de plaisir deux visages amis et bien connus à Périgueux : Michel Briguet, ex-professeur au Lycée et Meunier Thouret, qui a déjà fait une brillante conférence l'an dernier. Voici la liste complète des manifestations.

En novembre, ce sera l'Orchestre de chambre de Toulouse. Direction Louis Auricoste, conférencier Michel Briguet.

En décembre : le lauréat du concours international : Long-Thibaud (piano); conférencier Meunier Thouret.

En janvier : « Sonale que me veux-tu ? » avec Paul Sévila et Liliane Garmer; conférencier André Jorrant.

En février : « Autour du bœuf sur le toit » avec Betty Allen, cantatrice américaine et Raymond Tournesac, trompettiste. Pierre Petit, pianiste et conférencier.

En mars : Danses et ballets avec Hélène Varenova, Youra Loboff, Alexis et Georges Kobakhidzé (danseurs géorgiens); conférencier Rotislavitch Offman.

En Avril : En séance supplémentaire, « Si la musique m'était contée », avec Bernard Gavoty.

Tous les artistes et conférenciers qui se produisent sous l'égide des J.M.F., servent scrupuleusement l'art musical sans aucune concession à la médiocrité. Ils savent toujours demeurer accessibles à tous leurs auditeurs, car ils considèrent que la musique, même sous sa forme la plus élevée, n'est pas l'apanage d'une « élite intellectuelle » ou prétendue telle.

C'est pourquoi nous lançons un pressant appel aux jeunes... et aux adultes, afin qu'ils se décident à grossir le nombre des adhérents. Ils seront fraternellement accueillis.

PARLONS UN PEU
DES SOCIETES PERIGOURDINES

« L'orchestre à cordes des professeurs du Conservatoire », dirigé par le maître Léon Duysens, aura certainement l'occasion de se faire entendre. Nous ne connaissons aucun des projets de ce regroupement. Attendons donc avec beaucoup de sympathie et de curiosité d'en savoir plus long.

« Les Amis de la Musique » ont déjà commencé à préparer leur saison dont les deux sommets seront la messe en musique à la Cathédrale Saint-Front, à l'occasion de la Sainte-Cécile, et le Concert classique annuel qui aura lieu au début de l'année prochaine. Le maestro Georges Sartori conduira encore ses troupes au succès lors de ces deux importantes manifestations.

« L'Union Harmonique » fêtera la Sainte-Cécile sous les voûtes de l'église Saint-Martin. « L'Avant Garde Périgourdine » et la « Batterie Toulonnaise » honoreront leur patronne aux églises de Saint-Georges et du Toulon. L'Estudiantina Périgourdine et « L'Union Chorale » ne restent pas inactives, elles sauront nous le prouver.

APPEL AUX MUSICIENS

Les dirigeants et exécutants de ces sociétés sont tous des gens dévoués. Leur tâche est souvent pénible et ils l'accomplissent avec beaucoup de cœur et de conscience. Est-ce à dire qu'en ce domaine tout aille pour le mieux ? Personnellement, je ne le pense pas. Je n'ignore pas qu'il existe de petites rivalités personnelles ou collectives, je sais aussi que de légères blessures d'amour-propre sont lentes à se refermer. Et pourtant, chacun de ces braves gens aime la musique et lui consacre souvent la plus grande part de ses heures de loisir. Pourquoi n'effacerait-on pas ce passé qui devrait être révolu alors qu'un avenir lourd de menaces apparaît à l'horizon ? L'harmonie, les orchestres se dépeuplent. Les disparus sont de plus en plus difficilement remplacés. A certains pupitres, on ne trouve plus d'exécutants. Tout cela constitue hélas ! une série de faits avérés. Pour maintenir le prestige de la musique à Périgueux,

Encore Jacques Magne !

Décidément, il faut croire que « Lou Piarrou » ou « Lou Jucquou », pseudonymes sous lesquels se cache Jacques Magne, dans « Périgord, moun País », cultivent la méthode de se faire donner sur les doigts... par tout le monde ! Ne voilà-t-il pas, à nouveau, qu'il nous lance des fleurs... vénérables ! Pas à celui qui écrit ces lignes. Cela s'entend. Nous avons su, pour notre part, le ramener à l'inoffensive avec des moyens tout à fait choisis dans la manière d'occire les insectes nuisibles. (Voir « L. P. » n° 2).

A présent, c'est un de nos amis et collaborateurs qu'il égratigne.

Mais qu'il nous fiche la paix ! Nous ne lui demandons rien ! Que lui importe les titres pompeux ou non, de Jehan de Chanterive ? Il est vrai que le ver de terre fut toujours envieux de l'étoile. Celui ne lui est pas une raison pour justifier cet adage.

Veut-il une citation ? Volontiers, nous lui dédions celle-ci, en digne récompense de ses actions d'éclat :

A l'éminent poématie
Jacques MAGNE
Licencié-ès-thète de l'art
Toute notre indifférence.

Un point c'est tout.

Et c'est signé :

Charles (Sic) Soudeix (Re-Sic).

N.B. — Nous avons pris bien garde de ne pas nous tromper d'arme. A la massue qui tue le lion, nous avons préféré le poing qui tue la punaise. Avec suffisance.

Ch. S.

Il serait indispensable que chacun, faisant spontanément les concessions nécessaires, rejoigne les rangs de l'harmonie ou de l'orchestre et l'enrichisse de son précieux concours.

Si cela demeure impossible, la musique seule en souffrira et, à une échéance plus ou moins lointaine, les meilleures volontés ne parviendront plus à sauver ce qui peut l'être aujourd'hui encore.

Ces idées quelque peu pessimistes sont justifiées par des faits précis et il serait bon qu'elles soient largement répandues et partagées. Il est grand temps, croyez-moi, de sonner le ralliement.

APPEL A... QUI DE DROIT

Que diriez-vous, Périgourdins, si un jour de Fête Nationale vous entendiez « La Marseillaise » hurlée par un quelconque pick-up ? C'est pourtant ce qui nous attend à tous. Il serait vain de dissimuler que les Sociétés souffrent d'une pénurie de musiciens... surtout à Périgueux.

Cela s'explique facilement. Tout d'abord, les Sociétés ne sont soutenues matériellement que d'une façon notoirement insuffisante. En second lieu, il n'existe aucune école susceptible de former des jeunes. Tulle, Nevers, Saint-Jean-de-Luz, Bayonne, etc... consentent de gros sacrifices à cet égard. Ici, on laisse ce soin à des initiatives privées vouées à une impuissance quasi totale, faute de moyens financiers.

Quels sont les remèdes à apporter ?

1° Créer une musique municipale (batterie, harmonie, orchestre), dont les exécutants seraient appointés par répétition et par concert (avec sanctions pécuniaires prévues pour absences injustifiées). Je sais que l'on peut me répondre : d'autres dépenses plus urgentes sollicitent l'attention de nos édiles. Tout cela ne tient pas. Ignoreraient-on ce qui se passe ailleurs ? Une telle mise de fonds est parfaitement rentable. Une bonne harmonie, un orchestre symphonique de valeur sont très demandés et c'est évidemment dans la Caisse Municipale que seraient versées les sommes ainsi rapportées.

2° Nommer quelques professeurs (deux suffisraient) — après concours — chargés d'enseigner le solfège dans les écoles primaires. Leur rôle consisterait également à diriger les élèves doués vers une Société où ils seraient initiés à la pratique de l'instrument qui correspondrait à leurs aptitudes.

Je n'espère pas que ces modestes suggestions soient écoutées. Peut-être sera-t-il trop tard lorsqu'on se décidera (et ça viendra hélas ! par la force des choses) à examiner cette question.

♦ ♦ ♦

En page 6, la chronique

PARLONS DE DISQUES

LETTRE OUVERTE
à M. Jacques Magne

Non, Monsieur, le ridicule n'a pas tué « Ma Sérenissime Grandeur » ! De plus, si cela peut vous être agréable, sachez qu'il n'est doux de penser que l'anonymat est l'apanage des sots. Ceux-ci oubliés des principes, forment une pitoyable cohorte, dont vous êtes, Monsieur, le plus digne serviteur.

Qu'est « Moun País » ? Un journal, une feuille, un brouillon... sur lequel les gens de votre sorte jettent, à court d'argument, la reproduction d'éditions régionales et dont les colonnes recèlent, en fait d'exclusivité littéraire, les écrits malveillants de burlesques auteurs.

Vous me faites savoir, Monsieur, que « les Archives d'Araucanie-Patagonie tiennent toutes dans un tiroir de M. Girardot ». Or, il fut un temps très proche de nous, en 1949, où M. Léo Magne, votre père, sollicita de l'éminent maître André Maurois, de l'Académie Française, l'autorisation de publication de la biographie du premier roi d'Araucanie-Patagonie. Ce qui me permet de dire :

1) Qu'il est en effet dommage de déplorer l'absence de documents d'époque, sans quoi, il eut été aisé à M. Léo Magne, dont la sage érudition contenait à grand peine dans l'officine de la Société Nationale des Chemins de Fer Français, d'apporter à son œuvre l'envergure mérité.

2) Que si mes fonctions d'Archiviste ne sont pas tellement importantes, elles me permettent, toutefois, de classer certains documents primordiaux, afin d'en annuler leur conservation.

3) Que si mes recherches furent laborieuses, il ne m'a nullement été besoin de reproduire, sous ma signature, comme l'a fait M. Léo Magne, les rapports des Consuls du Chili, instructions des Affaires Etrangères, correspondance avec le Vatican, documents secondaires, qui citèrent déjà le Baron Marc de Villiers du Terrage; le Révérend Père Emile Housse, etc...

Par contre, on ne trouve trace dans son livre de l'avènement de Laure-Thérèse 1^{re}, de celui de son fils, Antoine III, et de l'abdication de celui-ci, en faveur du Chevalier Philippe-Paul-Alexandre-Henri Boiry, prince héritier d'Araucanie, etc... Mais plus facilement, il nous est décrit les contrées arides d'Amérique du Sud, l'origine des Araucans, leurs mœurs et coutumes, la Guerre Sainte contre l'Espagnol, passages cités en temps utile par des historiens distingués.

Et j'en passe, croyez-moi...

Quant à M. le Baron Louis Girardot, sachez qu'il fut d'une parfaite courtoisie à l'égard de M. votre père; et si le livre de celui-ci a vu le jour, qu'il remercie donc le contenu de ce « tiroir » d'où quelques documents sortirent et auxquels le traducteur ne garde guère de reconnaissance. De plus, M. le Baron Girardot, de très ancienne noblesse et dont la famille, en plus de gens de robe, compte trois maréchaux d'Empire, est Pair d'Araucanie et Commandeur de l'Ordre Stellaire du Sud.

Mieux !... J'apprends que M. Léo Magne a assumé auprès de la Société Royale de la Constellation du Sud, le parrainage du Chevalier Philippe Boiry !

Vous voyez, Monsieur, qu'il serait vain, tant pour votre père que pour vous-même, de poursuivre la rédaction de problèmes politiques et sociaux...

En souvenir de la noble figure du fondateur du Royaume d'Araucanie-Patagonie, je me suis attaché à la Personne du Prince Philippe d'Araucanie, dont la sympathique et juvénile audace m'a conquise, dont l'esprit, imprégné des plus hauts sentiments chevaleresques remplit d'aise le parfaît chevalier que je voudrais être.

JEHAN DE CHANTERIVE.

♦ ♦ ♦

DEPART

Jehan de Chanterive nous quitte pour l'Afrique du Nord.

Nous lui souhaitons un prompt retour auprès de sa famille et de notre journal.

Sur les Routes Périgordines

SARLAT

S'il y a une ville qui nous a le plus ravi et intéressé par sa beauté, sa noblesse et son charme resplendissants, c'est bien Sarlat, en Périgord.

Vous la découvrez du haut de la chaîne des collines et des sommets qui l'environnent, douillettement enfouie dans un cadre pittoresque qui lui donne un cachet tout particulier.

Figurez-vous un bloc de vieilles demeures moyenâgeuses, resserrées, groupées autour d'un chef-d'œuvre de cathédrale gothique embellie par son histoire ancienne et par le temps qui l'a marquée de son passage poussiéreux et grisâtre. S'offre à votre vue un curieux panorama de toits pointus, de tours et de façades, de ruelles étroites et une enceinte circulaire, image fidèle d'une époque révolue.

Contraste bien saisissant de cette cité, dont la fondation remonte à Charlemagne, avec l'alignement parfait des maisons modernes qui la côtoie, hors des remparts, au nord et au sud.

Conquis par cette vue d'ensemble admirable qui fait revivre les temps lointains, vous descendez lentement des hauteurs, jouissant, au mur et à mesure de votre approche, de la ville dans ses moindres détails.

Chacune de ses ruelles est une curiosité. Chacun de ses édifices est digne d'un réel intérêt. A remarquer son église Sainte-Marie au style original; sa Lanterne des Morts au toit conique (XII^e siècle); ses vieilles portes fortifiées; ses maisons Renaissance d'Etienne de la Boétie, l'ami de Montaigne, des de Malleville; ses vieux remparts, ses jolies promenades et son jardin public dessiné par Lenôtre.

Romantique décor à la vue duquel nul ne peut rester insensible.

Et quand, le soir, le soleil embrase l'occident de ses teintes pourpres et dorées, les toits noircis de l'ancstral Sarlat, patrie de Fénelon, brillent des mille éclats pittoresques et évocateurs de son passé prestigieux.

Charles SOUDEIX.

Visite... touristique...

Le car, tel un énorme insecte bleu et blanc, bardé de plastique, stoppe sur le gravier de la place Francheville. Ce véhicule venant de Londres a dû par conséquent traverser la Manche pour parvenir jusqu'à nous, parcourant des centaines de kilomètres afin de visiter Périgueux...

Les voyageurs descendant, font quelques pas pour se dégourdir les jambes, des femmes brossent leurs jupes froissées. Le soleil brille, très haut, inondant tout ce qu'il touche d'un frémissement joyeux; première et réconfortante impression!

Mais voilà que le guide s'avance et s'entre-tient avec l'interprète. Quelques minutes plus tard, nos touristes mitraillent la Tour de Vésone de leurs appareils photographiques, puis écoutent attentivement ce que leur indique le guide par le truchement de l'interprète. Peu de commentaires dans l'honorables assemblée, qui se contente d'admirer. La visite se poursuit par la cathédrale Saint-Front et sa crypte: extase et recueillement paraissent ici les sentiments prédominants du groupe.

Quelques centaines de pas et voici nos amis sur les allées de Tourny, les appareils grépitent à nouveau, le paysage mérite bien cela!

On revient en flanant par les boulevards, un coup d'œil compatissant vers le Palais de Justice qui se refait une beauté et puis, deux cents mètres plus loin, c'est le drame:

— Si messieurs les touristes daignent diri-

Plaisir de la lecture

Que de livres nouveaux en cette période de rentrée où les soirées au coin du feu vont inciter au plaisir de la lecture !

Parmi les ouvrages reçus récemment en service de presse, une place à part doit être faite au remarquable volume de la collection in-quarto *Larousse* « *La Vie des Plantes* » qui vient, après « *La Vie des Animaux* », « *La France, géographie-tourisme* », nous démontrer les merveilles de l'univers qui nous entoure. Dans ce grand volume, magnifiquement illustré, nous partons à la découverte du monde végétal dont nous apprenons la constitution, la structure, les croissances, la reproduction, les rapports avec l'homme (aliments, remèdes, ornements, etc...). Trois naturalistes renommés en sont les auteurs : André Guillauvin, Fernand Moreau, Claude Moreau.

La nouvelle est un génie à part. Aux *Editions du C.E.L.F.* (Cercles d'Etudes Littéraires Françaises, 92 rue Léopold, à Molines, Belgique, et 52, rue des Trois-Frères, à Paris (18e), deux recueils viennent de paraître, l'un « *Notre-Dame de la Vérité* », par Léon Marsan, qui nous conduit en Flandres, aux siècles passés, et « *Les mal vivants* » de Wil Vermeulen, ouvrage aux phrases courtes, un peu hachées. Beaucoup plus important se révèle le gros volume de 320 pages de William Saroyan « *Mon cœur est sur les monts d'Écosse* ». L'auteur, né en Californie en 1908, de parents arméniens émigrés, après avoir exercé tous les métiers, s'est consacré à la littérature où son succès se révèle certain. Sensible à la beauté de la nature, hostile à la frénésie industrielle et guerrière du monde moderne, W. Saroyan exprime dans ces nouvelles le rêve d'un nouvel Age d'or de l'homme moderne. (Del Duca, Editions Mondiales, Paris).

Pour ceux qui aiment la mer, les navigateurs d'autrefois ou d'aujourd'hui, les chasses marines, la guerre sur mer, « *La bibliothèque de la mer* » (Amiot-Dumont, éditeur) offre une grande variété d'ouvrages dont, parmi les derniers parus : « *Aventuriers de Bretagne sur les Océans* », par Georges G. Toudouze, de l'Académie de Marine. Dans son « *Tableau de la France* », parlant de la Bretagne, Michelet a écrit : « Ces gens là font, tous les jours, des choses plus hardies que Christophe Colomb ». C'est cette phrase que l'auteur eut constamment à l'esprit, dans son cabinet de travail, entre Sein et Ouessant, en écrivant ce volume qui n'est ni une histoire de la Marine, ni une histoire de la Bretagne, mais simplement « utilisant certains récits et diverses légendes, une évocation d'aventures colorées, héroïques et pittoresques ».

C'est la guerre civile espagnole de 1936-39 qu'évoque dans une œuvre attrayante et documentée Lucien Delarue, membre de la Société des Gens de Lettres de France dans « *Pascualete de la Calera* » (Edit. Subervie, 20 rue de l'EMbergue, Rodez).

L'auteur présente son œuvre non comme le fruit d'une imagination fertile, mais comme le récit entièrement vécu d'un des aspects de cette lutte qui vit tant d'hypocrisie, de haine, de trahison, unies aux plus nobles et chevaleresques vertus. Bien construit, ce roman se lit avec avidité.

L'Indochine, « perle que nous avons perdue,

ger leurs regards vers la droite, s'écrie le guide, ils pourront apercevoir le Théâtre Municipal!

...Stupéfaction générale!... Les yeux s'écarquillent cherchant vainement ce qui pourrait ressembler au monument cité...

— Aoh! Très drôle, s'exclame un brave clercyman, je vois qu'en France, quoique l'on dise, l'humour ne perd pas ses droits!

Hélas, cet assemblage de pierres sales et grises, qu'égayent seulement les couleurs tapageuses des affiches publicitaires, est-il digne d'une plaisanterie? Même pas!

A côté des richesses archéologiques et historiques de notre cité, est-il permis de voir une telle calamité! Angoulême, ville voisine sans prétention, possède un théâtre respectabale. Alors?

Une ville sans théâtre ressemble bigrement à un homme sans âme!

Gilbert DANTY.

dont on a effacé jusqu'au nom à défaut de l'esprit », tel est le cadre de « *Autour du Dragon endormi* », de E.A. Boubeaud. L'auteur a voulu revivre, dans ce fort volume de 286 pages, la société coloniale de la période d'entre deux guerres, si peu connue, parfois décriée par nous-mêmes, société à laquelle notre lointaine colonie a dû, au vingtième siècle, expansion et prospérité. Aimant l'Indochine pour y avoir longtemps vécu, l'auteur, une universitaire, ne pouvait qu'écrire un roman de classe, vision passionnante et vraie de la vie vécue au Tonkin par les Français et les indigènes (Edit. Subervie, Rodez).

Sans le moindre tapage, « *Solitudes d'Anglars* » (journal d'un promeneur) a vu le jour à Montauban, en 1941. C'est une réédition que présentent aujourd'hui les Editions Subervie, avec une lettre-préface d'André Gide à l'auteur, Pierre Bayrou. « Quel compagnon exquis vous pouvez être! — écrit André Gide — Combien me plaît l'attention toujours aux aguets que vous portez à la fois sur l'horizon lointain et sur les arbres qui bordent votre route, sur les insectes et sur les moindres fleurs, dont vous aimez à vous redire le nom. » Dédicé « au vrai, au grand, au seul poète des campagnes: Henri Pourrat, ce volume, simple et plein de fraîcheur », confidence d'un homme de cœur et de pensée, qui vous convie à partager son intimité, ses inquiétudes, ses révoltes, ses hésitations, ses questions sans réponse, tout ce qui fait la mélancolie, mais aussi la richesse d'une vie intérieure ». (R. Martin du Gard) réhabilite le monde terrien, le calme des champs... (152 p., 450 francs).

Avec la collection « *Plaisir du Voyage* » (Le Centurion, 5 rue Bayard, Paris (8e), partons à la découverte des terres proches ou lointaines. Neuf volumes de 96 pages illustrées sont déjà parus. Parmi les derniers, figurent « *Versailles et ses prestiges* », par Philippe Launton qui, avec une érudition très sûre nous conte les étapes de la construction du château, nous en fait visiter les splendeurs, retracant d'une plume alerte les grandes heures et les jours sombres de cette merveille, et explorant aussi judicieusement la ville et ses environs. Quant à Jacques Heers, après un exposé précis sur l'histoire, l'activité économique et le folklore andalou, il nous peint dans « *Merveilles en Andalousie* » les fameuses cérémonies religieuses de Grenade et de Séville et nous convie à un circuit enchanteur dans des cités chargées d'histoire et de gloire. Le texte évocateur suggère fort bien l'atmosphère si complexe de ce pays capable de laisser un impérissable souvenir à ceux qui l'ont vu.

Chacun de ces ouvrages est complété par de précieux renseignements d'ordre pratique.

Les poètes, eux aussi, n'ont-ils pas un étrange pouvoir évocateur?

« *Féerie rose et noire* », de Roger Vanderschraeten (Edit. Subervie, Rodez), bon recueil de 110 pages en vers généralement classiques; et « *Les Schaltiniennes* », de Raymond Schaltin (114 p. Aux Editions de la Revue Moderne, 88 rue Saint-Denis, à Paris). R. Schaltin y a employé une construction dont il est le créateur, consistant en quatrains, tercets, distique et vers isolé, où le jeu de la rime entrelacée, dans la succession masculine et féminine, est de rigueur.

Il ne se passe guère de mois sans que ne paraisse un ouvrage ayant trait au Périgord : roman ou livre de voyage. Dans le genre à la fois touristique et littéraire, après le récent « *Périgord* » de « *Richesses de France* », c'est au tour des Editions Hachette à nous présenter, dans la collection « *Albums des Guides Bleus* », aux titres évocateurs, que dirige Francis Ambrière. Un volume sur le « *Périgord* » (neuvième de la collection) que revêt un artistique courre-livre représentant Castelnau. La présentation en est de M. André Maurois, les photos de M. Hugues O'Héru, les notices géographiques, historiques et archéologiques de M. Jean Secret; c'est assez dire combien le lecteur, combien le curieux prendront plaisir, d'une part à admirer ces photos originales, prises toujours sous un angle idéal et nouveau, d'autre part à lire et à relire les trop courtes pages dues à un académicien et à un érudit. Certes, les trois créateurs de ce volume ne sont pas Périgourdins de naissance, mais peut-être est-ce un bien, car ils ne pourront être suspectés d'amour exagéré pour un terroir qui aurait pu les voir naître, terroir qui touche ainsi, dans cet ouvrage, une nouvelle exaltation de ses beautés.

Jean MOREUX.

PÊLE-MÊLE

Littéraire

ANECDOTES :

BONNE RAISON

Alexandre Dumas fils dinait chez une célèbre actrice. Il était seul de son sexe.

« Vous qui connaissez tout, lui dit la maîtresse de la maison, dites-nous donc pourquoi il y a des hommes. »

— Madame, répondit l'écrivain, c'est pour empêcher les femmes de s'assassiner. »

TRAVAIL ABSORBANT

Frédéric Morel, l'éminent helléniste du XVI^e siècle, travaillait à traduire un manuscrit grec, lorsqu'on vint lui dire que sa femme, qui languissait depuis quelque temps, était malade, et qu'elle voulait lui parler.

« Je n'ai plus, dit-il, que deux périodes à traduire, et après cela, j'irai la voir. »

Un second envoyé vint lui annoncer qu'elle était à toute extrémité.

« Je n'ai que deux mots à écrire, dit Morel, allez, retournez vers elle, j'y serais aussitôt que vous. »

Un moment après, on vint lui annoncer qu'elle était morte.

« J'en suis très fâché, dit-il, c'était une bonne femme. »

Et il continua son travail.

SAGESSE FRANÇAISE

— Quand on a raison, il faut raisonner comme un homme; et comme une femme quand on a tort. (Toutefois).

— Le courage n'est pas encore aussi rare chez les hommes qu'on veut bien le dire : Voyez combien se marient. (G. Vapereau).

— Ce n'est rien de mourir; c'est effrayant de ne pas vivre (Victor-Hugo).

Souvent avec presque rien, un peu d'énergie, de confiance, de gaieté, on met en fuite des catastrophes. (A. Capus).

— La grande erreur des gens d'esprit est de ne pas croire le monde aussi bête qu'il est (Mme de Tencin).

TRAVAIL DE ROMAIN

On parle souvent d'un « travail de Romain » (sans doute par allusion aux immenses travaux d'art qu'ils ont laissés).

En réalité, le Romain qui le pouvait ne travaillait guère par lui-même, excepté l'avocat (rare profession jugée digne d'un citoyen) et l'homme politique (qui était généralement un avocat).

Les « hommes libres » pouvaient exercer des professions très diverses : magistrats, prêtres, avocats, commerçants en gros, financiers, commerçants de détail en boutiques (le maître d'école était considéré comme un commerçant), ouvriers urbains et agricoles, etc...

Les « esclaves » faisaient toutes sortes de besognes, des plus rudes travaux manuels aux métiers intellectuels (secrétaires, pédagogues, médecins...). Des esclaves « publics » étaient utilisés pour les services publics, voirie, lutte contre les incendies, etc...

A Rome, la « journée de travail », commençée dès l'aube, se terminait pour tous à « midi ».

C'était l'heure du « prandium », repas léger et toujours pris sur le pouce. Après on faisait la sieste, on prenait un bain.

Vers le milieu de l'après-midi avait lieu le principal repas ou « cena », qui s'achevait à la nuit tombée.

(D'après le Guide Romain Antique (Hachette).

RECTIFICATION

Dumas fils n'aimait pas Gambetta. Il l'avait surnommé « cet illustre Gaudissart ».

Gambetta, ayant protesté, Dumas déclara :

« C'est bon, je retire « illustre ». N'en parlons plus. »

DEFINITIONS

Du philosophe Vacherot : « La philosophie est une bêquille à la lueur de laquelle nous naviguons sur le bord d'un volcan. »

Une femme disait : « Un égoïste, c'est un monsieur qui ne s'occupe pas de moi. »

Archéologie

Quelques Aperçus sur la Préhistoire (SUITE)

Ainsi il n'y a pas eu de progrès constant représentable sous la forme d'une magnifique droite ascendante, mais plutôt une suite de découvertes mêlée de périodes de régression. Il n'y a pas eu une invention du fer mais plusieurs inventions du fer, peut-être simultanées, et il est intéressant de noter que le progrès alla de plus en plus vite.

En Europe on mit 400.000 ans pour passer du grossier liface au racloir et à la pointe moustérienne. 100.000 ans après on était en plein paléolithique supérieur, Lascaux était peinte. Il y a à peine 5.000 ans qu'on commença à polir les haches et 3.000 ans après les métallos firent leur apparition. Quelques siècles encore et les premiers grecs arrivèrent, puis les 5 siècles d'occupation romaine; les barbares, le Moyen-Age, tout cela se déroulera de plus en plus vite, on ne comptera plus en millénaires mais en siècles. Nous voilà déjà aux temps modernes, la course au progrès devient frénétique; voici le grand bouleversement scientifique du XIX^e et du XX^e siècle. Dès lors, ce n'est plus en siècles qu'il faut compter mais en années, et le récent essor des industries atomiques nous obligera peut-être à calculer en mois ou même en jours.

Malgré cet immense progrès, nous ne devons pas oublier qu'un grand nombre de nos connaissances remonte à la préhistoire et surtout au néolithique : nos anciens « chaleïs » sont évidemment des répliques des lampes à huile romaines, mais leur ancêtre véritable est la lampe préhistorique en pierre que l'on trouve parfois dans les gisements ou dans les cavernes.

Le filage et le tissage furent aussi découverts à

cette époque et l'on trouve dans les camps néolithiques les fusaielles en poterie ou en oursin percé qui survivront durant tout le Moyen-Age sous la forme de ces anneaux en plomb à rebord crénelé que l'on retrouve souvent dans nos champs.

De même, la poterie est une découverte de cette époque et certains décors ont subsisté jusqu'à nos jours comme les impressions « de doigts » sur bandes d'argile qui ornent les jarres à huile vernissées, utilisées encore dans nos campagnes périgordines. Au néolithique, on avait sélectionné plusieurs espèces de blé et les familles de palafittes montrent que l'homme avait déjà domestiqué le cheval, le porc, la vache, le mouton, la chèvre et le chien, le plus ancien compagnon de l'homme, que l'on trouve dès le campignien.

Le commerce est aussi une création préhistorique puisque des blocs de silex, couleur cire, extraits des mines du Grand Pressigny (Indre et Loire) ont été retrouvés dans toute la France, aussi bien sous les dolmens bretons que dans les cahutes périgordines, et même dans des pays étrangers comme la Suisse.

Enfin les monuments mégalithiques sont aussi une preuve du haut degré de culture auquel étaient arrivés les préhistoriques. L'érection de tels colosses de pierre nécessite une organisation sociale très avancée et un travail en commun, mais, hélas, il est permis de penser qu'elle nécessite aussi un tyran traitant son peuple en esclave pour édifier sa dernière demeure et nous sommes loin de la bonté primitive de l'homme.

Ainsi, gardons-nous d'être trop durs en jugeant ces hommes préhistoriques et rénovons un peu la haute idée que nous avons de notre intelligence moderne. Soit, nous pouvons presque affirmer que nos facultés mentales sont plus grandes que celles du pithécanthrope ou celles de l'homme de Néanderthal; mais, dès que nous arrivons aux races du paléolithique supérieur, soyons plus modestes, songeons à leurs magnifiques réalisations, à l'immense progrès qu'ils ont accompli et nous serons encore plus attirés par cette lointaine et obscure préhistoire qui se révèle décidément très proche de nous.

Jean DELFAUT.

Parlons de Disques

Dans les dernières productions, de valeur inégalée, qui ont été récemment éditées, nous avons relevé avec plaisir la Sérénade n° 13 de Mozart, plus communément désignée sous le titre « Petite musique de nuit ». Ce morceau a été exécuté par l'orchestre de chambre de Radio-Berlin, direction Wilhelm Strass dans la série Mélomanes Français. M.F. 2-506, en 25 centimètres. Cette œuvre pimpaude, d'une allégresse légère, évoque les fastes d'une fête de nuit. Son élégance, sa richesse mélodique, son rythme rempli de gaieté, notamment dans le premier mouvement, forcent l'admiration. On retrouve avec joie un aspect particulier du génie de Mozart. L'exécution en est parfaite quoiqu'elle ne surpassé pas celle de Furtwängler à la tête de l'orchestre philharmonique de Berlin.

Ducretet Tompson nous offre les ouvertures 1, 2, 3, de Léonore et celle de Fidelio (Beethoven), par l'Orchestre de l'Opéra de Vienne, direction Hermann Scherchen, disque n° 320 CW 044. Cette succession de trois versions de l'ouverture de Léonore peut paraître bizarre, elle est cependant fort intéressante. L'ouverture n° 2 est la plus prenante parce qu'elle est plus concentrée et que c'est celle où apparaît le mieux le génie du grand musicien. Elle se déroule selon un véritable mouvement de drame plein de grandeur et de densité. L'exécution en est prenante par son dynamisme et sa vigoureuse ardeur.

Nous signalons tout particulièrement aux mélomanes :

CE QU'ON LIT...

Dans les copies de candidats au baccalauréat « Les deux premiers rois de Romé : Romulus et Raimu »...

« Rousseau, malgré une maladie de vessie, avait un style très « coulant »...

« Hugo a justement reproché à Kant son « apéritif » catégorique. »

Et, à propos du « Barbier de Séville » :

« Le Comte Almaviva, voulant être aimé pour lui-même, se faisait appeler « Landru »... (pour Lindor) ».

Le violon en Italie au XVII^e siècle » qui comprend la « Sonate en ré majeur » opus 5 n° 1, et la « Sonate en ré majeur » opus 5 n° 3, de A. Corelli; la « Sonate en mi mineur » opus 1 n° 6 de Veracini et la « Sonate en sol mineur » opus 1 n° 10, de Tontini.

Les deux admirables sonates d'église de Corelli sont extraites du recueil publié à Rome vers 1700. Elles se signalent par leur mesure, leur sobriété, leur délicatesse et leur bon goût. Le lyrisme y est subtilement dosé et elles conservent sans défaillance une admirable noblesse d'expression.

Le romantisme mélancolique de Veracini, qui possède une grande technique du violon, se dissipe par une gigue qui donne à la finale une allure endiablée.

Pour les amateurs de jazz, nous avons remarqué deux excellentes productions de la Maison Vogue en 33 tours 1/2, longue durée.

« Sidney Bechet revient » avec Sidney Bechet, André Rewelioty et son orchestre (L.D. 219). On y trouvera « Rose de Picardie, Temperamental, When I grow too old to dream, Leilie, La complainte de Mackie, Le chant des canons, Some sweet day et apple blues », par Sidney Bechet et Claude Luter. L.D. 006 « Moulin à café, Carelen Love, Lastic, Blues in may heart, Wont you... Bill Barley, Francis Blues, Madame Bécassine et Maryland ».

Dans ces deux excellentes productions Sidney Bechet manifeste avec éclat un ensemble de qualités exceptionnelles. Le son profond de sa clarinette ou de son saxo-soprano, rehaussé par un émouvant Vibrato, parvient avec beaucoup de netteté. Il serait vain d'épiloguer plus longuement sur la valeur de ce grand musicien. Les orchestres Claude Luter et André Rewelioty lui offrent un fond sonore parfaitement dosé et rythmé.

Il est amusant qu'au moment où j'écrivais ces lignes, j'ai appris les violents incidents qui ont émaillé le passage de Sidney Bechet et Claude Luter à l'Olympia — incidents dûs à un enthousiasme délivrant des spectateurs —. Je conseille très amicalement à ceux qui se sentiront un aussi grand potentiel de fanatisme, d'écouter ces disques au milieu d'un pré, s'ils tiennent tant soit peu à sauvegarder l'intégrité de leur mobilier.

P. DANTOU.



Ceux dont
on parle avec
un plaisir
infini

GYL
le joyeux
tourlourou

Trop souvent, au cours de l'existence, on a tendance à la tristesse. Il n'est pas que celui qui, chaque jour, se penche sur un dur labeur qui broie du noir. L'homme de lettres, l'écrivain modeste, le bohème, ne sont pas toujours gais, ils savent ce que sont les difficultés de la vie.

Aussi, quand il arrive aux uns et aux autres, de se trouver avec ces compagnons joyeux qui, comme Gyl, occupent le plus clair de leurs loisirs à distraire, les peines sont oubliées, ne serait-ce que l'espace d'un instant.

Ici même, dans des colonnes aimablement mises à notre disposition, nous brosserons d'autres silhouettes bien connues et estimées, on aime ces modestes, dont le sentiment n'a jamais été de se croire artistes. Cependant, ils ont un réel talent.

Parmi ces animateurs, se place Gyl.

Gilbert SUTOUR, dit Gyl

S'il est vrai que nombre de grands hommes sont petits, Gyl est au nombre de ceux-ci. Grand, par le cœur et l'esprit.

Il s'est trouvé, il y a quelques années, que le petit jeune homme qu'était Gilbert Sutour associa sa vie à une grande et charmante jeune fille.

Au début de sa vie conjugale, celle-ci morigéait un époux dont l'absence se prolongeait, bien souvent, une partie de la nuit.

A son arrivée au foyer, Gyl fuyait le feu éteignant d'une prunelle qui s'efforçait d'être cruelle, sans y parvenir.

Mais, depuis, les eaux passèrent sous le pont de Coultras. L'épouse s'est faite à la vie que mène son mari. Elle sait que ce qu'il fait est œuvre utile.

Notre ami est garçon fort sensible. Il vibre de son être aux misères des autres; leur malheur est le sien.

Deux hommes qui ne font qu'un: l'artiste, le conteur de bonnes histoires marseillaises; l'autre, le fils affectueux; l'époux aimant et le bon « papa gâteau », pour sa petite Pierrette...

Mais s'il chante, Gyl ne dédaigne pas d'improviser de bien charmantes allocutions. Cela étonne ceux qui ne l'ont jamais entendu, voire même l'averri qui trouve toujours plus éloquentes ses interventions.

**GYL A TOUJOURS ETE
UN « BOUTE-EN-TRAIN »**

Certains souvenirs de Gyl nous ont été confiés. Il déclare qu'il a toujours été un « bout-en-train ».

« En voyant le jour, déclare-t-il, en l'unc de ses pages savoureuses, il faut croire que j'ai éclaté de rire. En grandissant, j'ai continué d'anuser. »

En 1929, la direction du théâtre Delemarre lui confie le rôle du petit Georges, dans la « Porteuse de pain ».

L'année d'après, il participe à 28 concerts et adhère à la Fédération Internationale des Sociétés Théâtrales d'Amateurs de Paris.

Parmi les concours que Gyl fut appelé à prêter, celui du 1^{er} mai 1930 a laissé dans son esprit un souvenir ineffaçable.

La soirée était organisée par le « Groupe Artistique Périgourdin » que dirigeait M. Grafeuil. Celui-ci ayant transformé Gilbert Sutour en Gyl le fit débuter dans le genre comique troupeur que Bach avait créé. Ce fut plus à tel point à Gilbert qu'il le garda.

SOUVENIR D'UN SÉJOUR en une bonne ville de la Charente-Maritime

-- Rochefort --

En hommage cordial aux Charentais de la Dordogne

L'autre jour, en signalant que Mme Julien Viaud, née de Laferrière, était morte en Dordogne, dans son château de Lamonzie - Saint - Martin, nous n'avons pu nous empêcher d'évoquer des souvenirs d'une partie de notre vie journalistique passée en cette bonne ville dont Colbert avait fait l' Arsenal.

Le capitaine de vaisseau Julien Viaud, en littérature Pierre Loti, était de Rochefort. Il aimait son sol natal; il y était attaché.

Comme tout bon Rochefortais, il contemplait avec une vive satisfaction la porte du Soleil, derrière laquelle se trouvait un arsenal auquel il était fermement attaché.

Il y avait eu, pour les Rochefortais, de longues années d'illusions. Puis était venue celle de la catastrophe : la suppression.

Pierre Baudin, ministre de la Marine avait, d'un trait de plume, supprimé l'arsenal.

Le Grand Voyageur fut pris d'un violent cour-

Jusqu'en octobre 1937, date de son départ au service militaire, c'est une suite ininterrompue de concerts au profit d'œuvres diverses où dominent les œuvres scolaires.

C'est alors que Gyl revêt la tenue militaire et se coiffe pour tout de bon du képi. Avec regret, il a dit au revoir au bon public périgourdin.

A Dijon, où il est en garnison, il est bien vite connu. A force de multiplier ses interventions pour ses « copains », dans les cafés, les Sociétés du pays le demandent. Sans se faire la moindre violence, il accepte.

39-40

Puis, c'est 39-40. Maintenu sous les drapés, il est versé à l'ambulance chirurgicale où le préparateur en pharmacie Sutour, dit Gyl, apporte un peu de gaieté, par l'organisation de moments récréatifs.

A Ferrette, Haut-Rhin, ayant chanté, enlever de rideau, lors d'une représentation, il se trouve aux côtés de Fernandel, du fantaisiste Andrex, de Marie Bizet et de Pierre Dac.

Des conversations échangées avec les grands artistes, Gyl a conservé le plus précieux souvenir. Il a, aussi, une pensée délicate pour les camarades blessés qui venaient l'entendre.

Engagé volontaire, il a été au 10^e bataillon F.F.I. A.S., groupe Roger. Il a été à la Tremblade, à Saintes.

Puis, en août 1945, c'est sa démobilisation. Ce départ est fêté par un bal, au cours duquel il fait un joyeux intermède.

RÉTOUR À PÉRIGUEUX

Revenu à Périgueux, Gyl a repris son activité bienfaisante sur le plateau, souvent en compagnie de son ami Ricon Fournier.

Il y aurait des pages à écrire sur le déroulement que mit Gyl et qu'il ne cesse de mettre au profit de toutes les œuvres.

Ce brave garçon a, dans ses souvenirs, un mot aimable pour tous.

Pour Bach, aujourd'hui disparu, Gyl vante cet artiste au cœur généreux.

CŒUR GÉNÉREUX

Cœur généreux, dites-vous, Gyl, en parlant de celui dont vous ne cessez d'évoquer la mémoire.

C'est vous qui n'avez cessé de l'apporter, cette générosité, cette sensibilité qui vous fait vibrer à l'appel de tous.

Gyl, nous l'avons écrit quelque part, vous êtes prêt à répondre à tous les appels. Volontiers, vous vous employez à aider au soulagement de toutes les misères.

Pour cela, le public vous chérit. Vous êtes bien de ce Périgord, pays du cœur et de l'esprit, et des belles choses auxquelles vous ne cessez de participer.

Daniel GILLET.

roux; il le traduisit en un article adressé à un grand journal parisien. Les termes de cet article étaient tels que le Ministre malmené accusa le coup. Baudin fit savoir à Pierre Loti que si, au lieu d'être en retraite, le capitaine de vaisseau Julien Viaud avait été en exercice, il l'eût mis aux arrêts de rigueur.

L'affaire en resta là, et la belle porte du Soleil, entrée majestueuse de l'Arsenal, était, avec la salle d'armes et celle des petits modèles, les seuls vestiges de ce qui ne devenait plus qu'un passé.

Il y a des choses auxquelles on se fait difficilement. La suppression de l'Arsenal était au nombre de celles-là. Et s'il restait encore ça et là de quoi retenir les visiteurs, les Rochefortais se voyaient arracher ce qui était leur vie.

UN MUSÉE D'UNE VALEUR INESTIMABLE

Ce musée avait été constitué par Loti, dans un immeuble situé dans une rue qui, depuis la mort de l'Académicien, porte le nom de Pierre Loti.

Dans cette maison d'aspect bourgeois, le grand voyageur avait accumulé des souvenirs d'une valeur inestimable.

Les occupants nazis eurent mille fois l'idée de transporter à Berlin ces souvenirs. Le fils de Loti s'y opposa énergiquement. Satisfaction fut donnée à Samuel Viaud-Loti (un arrêt du Conseil d'Etat devait l'autoriser à accoler à son nom celui de Loti).

Des salons luxueusement et curieusement meublés constituent un musée d'une richesse exceptionnelle. Il y a des salons turcs, des salons japonais.

Lorsque Pierre Loti venait à Rochefort, il organisait des soirées tantôt dans un salon, tantôt dans l'autre. Maitre de céans et serveurs étaient vêtus, selon l'ameublement du Salon choisi.

Ces soirées se déroulaient en présence d'un nombre restreint de convives. On comptait notamment : Paul Roquère, sous-préfet, ancien directeur de la « Revue Bleue », de Paul Deschanel; Dr Charles Theze, directeur des « Tablettes des deux Charentes »; médecin général de Marine Burot, directeur de l'Ecole de Médecine de Rochefort.

DES VISITEURS DE MARQUE

Pierre Loti recevait la princesse de Monaco. Il reçut Louis Barthou, qui fut Président du Conseil. A la suite de cette visite de réconciliation entre deux hommes longtemps en froid, Pierre Loti entra à l'Académie Française. Son ex-adversaire avait assuré son élection.

A CÔTE DES SALONS UNE CHAMBRE MODESTE

Pour accéder à cette chambre, le visiteur gravissait un escalier étroit. Les murs étaient blancs à la chaux.

Dans cette chambre, un lit de sangle et une petite table en bois blanc sur laquelle Pierre Loti écrivait.

Lorsqu'il était du monde, Pierre, le fidèle valet de chambre (« mon frère Yves ») un brevet, montrait, non sans une certaine émotion, le porte-plume avec lequel Loti écrivit l'un de ses derniers romans, les « Désenchantées ».

En l'absence de Pierre Loti, son secrétaire, un avocat rochefortais, M. Mauberger, recevait et expédiait le courrier.

A LA MAISON DE PIERRE LOTI

La dernière visite que nous fîmes se déroula le 24 septembre 1933, au retour de Marennes, lors de l'inauguration du pin symbolique planté dans le jardin public, en l'honneur du délicat poète de l'Ecole Parnassienne, Henry Méritot.

Il était coutume d'honorer ainsi de leur vivant les hommes de lettres. Méritot était le beau-père de Gozès, secrétaire général de la Société des Ecrivains de Province.

Henry Méritot était revenu, à cette occasion, dans son pays natal. Il habitait Rochefort où il exerçait le métier de relieur. Un relieur d'art; un ciseleur aux mille et une fioritures.

Un arrêt fut marqué dans les ruines de Brouage. La plupart des assistants de la cérémonie de Marennes étaient présents, notamment Gabriel Sarrazin, le poète en prose qui nous honorait de son amitié; Philéas Lebesque, qui succéda à Gabriel Sarrazin à la Présidence de la Société des Ecrivains de Province; Noël Santon, femme de lettres extrêmement distinguée.

Après ce pèlerinage aux lointains souvenirs, ce fut une nouvelle étape, à Rochefort, pour la visite de la maison de Pierre Loti, que Gabriel Sarrazin ne connaissait pas.

Suite à la page 8

MARGA

par Georges PUYMANGOU.

L'automobile stoppa. La carrosserie, noire et luisante, se balança d'arrière en avant et se stabilisa, sans grincements ni cliquetis. Toutes les lignes adoucies de cette coque, figées dans le même bondissement, convergeaient vers la grille du radiateur qui se penchait, oblique et tranchante comme l'étrave d'un vaisseau. L'ingénieur avait su imprimer à la tôle son idée de légèreté et d'envol.

Une jeune femme, discrètement fardée, sauta sur le marchepied, salua d'un sourire. Pour le coup, le garage fut en émoi. Ouvriers et apprentis échangeaient des signes comiques d'appréciation sur la voiture et son occupante. Gérard essuya ses mains graisseuses sur ses bleus de travail et s'avanza.

Un gros chien blanc, sans race précise, se glissa près de sa maîtresse et partit, le nez au sol. Il tomba en arrêt sur ses pattes puissantes, secoua son poil laineux. Un bâillement plaintif détendit ses mâchoires de feu.

— « Orea » !... ici ! minauda l'inconnue.

Ses cheveux bruns, longs et soyeux, lui couvraient les épaules. Un tailleur beige mouillait son corps harmonieux comme une mélodie.

Elle referma la portière, alluma une « Camel », en tira quelques bouffées précipitées puis la jeta, fumante et tâchée de rouge à lèvres.

— Je désirerais faire changer l'huile, dit-elle, avec désinvolture.

Elle traversa la route et s'assit à l'ombre, sur l'herbe rase d'une prairie. Les jambes repliées, le corps appuyé sur ses bras rejettés en arrière, la tête renversée, elle chanta. Gérard voyait les sons se mouler et palpiter sous sa gorge. Le chien l'écoutes aussi, langue pendante, pattes frémissantes, avec de légers aboiements de plaisir. Sous la voiture, les ouvriers s'arrêtèrent, la clé à molettes en l'air. Entre le châssis et les lames de ressorts, l'apprenti épiait la chanteuse inconnue.

— Avec une « Mercuri » et une voix comme celles-là, murmura-t-il, je ferai du cinéma.

— Qui te dit qu'il ne s'agit pas d'une artiste ? Elle en a tout l'air.

— Et la chanson ! gouilla l'autre en revisant le bouchon de vidange.

Cette chanson, cette voix... Gérard cherchait un indice qui put lui dévoiler l'identité de la voyageuse. Il lui trouva un accent étranger qu'elle n'avait sûrement pas, puis se ravisa : peut-être une riche châtelaine visitant le Sud-Ouest pittoresque ?

Châtelaine ?... Le cœur de Gérard battit très fort... Marga, oui, c'est cela, elle s'appelait Marga la fille de feu M. le baron de Morangat dont le domaine se ruinait là-haut sur la colline.

Gérard avait blêmi. Ses souvenirs affuaient, lancinants comme autant de blessures. Il

s'installa à son bureau. Dans sa poitrine, son cœur, affolé, s'obstinaient... Marga... Quinze ans déjà !

Elle caracolait tout le jour, assise en amazone sur un alezan bai, à la main sa cravache, à la bouche un refrain. Sans interrompre ses modulations, elle saluait de loin les paysans penchés vers la glèbe. Les moissonneurs se relevaient, d'une main leur faucille, de l'autre un lien de seigle et les enfants aux bras chargés de glanes lui souriaient entre les épis blonds. Elle était la fée qui passe enchantant le labour. L'ouvrage reprenait et le froissement des fauilles sur les tiges du blé s'harmonisait avec le son éveillé des chansons de la fée et des pas du cheval.

Ah ! que d'aventures rêvées, que d'instants perdus dans ses songes en compagnie de cette enfant gâtée qui partit à vingt ans, simple caprice, chasser la panthère en Afrique. Son frère l'accompagna et, depuis, au pays, nul ne les a revus. Tous ont regretté le départ de Marga qui fut aussi la déchéance des Morangat. Le baron, privé de sa fille chérie, s'abandonna à ses anciens vices. Seule, la présence de Marga l'en avait éloigné jusque là. Il joua, et perdit, bamboche, mena joyeuse vie et dilapida sa fortune. Les terres et le château furent bientôt hypothéqués. M. de Morangat mourut et Marga fit savoir à l'un de ses cousins qu'elle lui abandonnait un héritage dont la valeur couvrait à peine les droits de succession...

La cliente s'était tue. Gérard la contempla et ne fut point déçu. Elle était l'orchestration fidèle de ses souvenirs. La sauvageonne qui courrait jadis avec lui les champs et les prairies avait gardé, en grandissant, ses traits d'aventurière et d'effrontée. Son regard suivait l'allée blanche qui escaladait la colline. Il s'arrêta longuement sur le château des Morangat qui émettait, entre les arbres, les taches claires de ses murailles.

La « Mercuri » démarra. Les pneus crissèrent sur le gravier. Une main blanche s'agita à la portière. Emportée par un glissement souple et doux, l'automobile prit de la vitesse et disparut.

— C'est sûrement quelqu'un qui sait vivre, s'écria l'apprenti en exhibant de sa poche un billet maculé de cambouis : elle m'a donné cent francs de pourboire !

La « Mercuri » montait, là-bas, silencieuse, en saupoudrant les buissons de poussière.

Marga errera tout à l'heure, jeune sur ces ruines, recueillant, là et là, des souvenirs d'enfance et de jeunesse. Elle se penchera pour relire son nom qui bousoufle, dans le parc, l'écorce des platanes. Elle chantera, pour elle seule, une de ses romances de naissance.

Gérard souffrait. En lançant dédaigneusement l'argent sur son bureau, Marga n'avait pas sourcillé. Elle n'avait pas voulu reconnaître son amour, elle s'était refusée à lire dans ses yeux l'image tremblante et brouillée d'un sentiment toujours vivace.

La nuit était tombée. Gérard avançait dans le parc sauvage en écartant les branches qui le gisaient. Les ronces s'agrippaient à ses vêtements et le retenaient. Il découvrit une allée, pressa le pas... Un rai de lumière soulignait la lourde porte de fer. Comme jadis, sans frapper, il entra :

— Je t'attendais, dit Marga.

Des relents de cendres froides et de lisons calcinés flottaient dans la salle nue et délabrée.

— Marga !... Je suis bouleversé. Je t'aime. Marga, comme il y a quinze ans... Pourquoi es-tu revenue ?

Il la fixa intensément et attendit comme le condamné à mort attend le couperet... Le couperet tomba :

— Je n'ai pas su te comprendre, Gérard, lorsque tu m'admirais. Je ne puis plus t'aimer maintenant. Ce serait jeter mon cœur en pâture à ta pitié. Tu m'as connue jeune et adoucie, je reviens méprisable et vieillie... Va-t-en. Gérard !

— Tu n'as pas vieillie, Marga ; tu as perdu ton enthousiasme. Je te porte un amour et un nouveau but pour ton existence. Je m'offre à toi sans orgueil. Veux-tu que je sois ta raison de vivre ?

— Laisse-moi, laisse-moi... Va-t-en !

Elle hurlait tout à coup, pâlissait, tremblait. Elle balbutia :

— Excuse moi, Gérard et comprends moi. Je désire être seule, ce soir, à souffrir de mon passé.

— A deux, Marga, les peines sont moins lourdes.

— N'insiste pas, Gérard, si tu veux que je conserve encore un beau souvenir de toi.

— Je te quitte, puisque ma présence t'importe. Mais, sois courageuse. Te reverrai-je demain ?

— Oui... Demain...

Gérard sortit. Il se sentait las. Le parc hostile bâtit, tel un gouffre sombre. Il fit quelques pas...

Un coup de feu claquait, brutal, sans écho...

Marga gisait sur les dalles moisis. Gérard pressait sa tête chaude sur sa poitrine. Quelque chose en lui se détraquait soudain. Il parlait, il haletait. Tout dans cette pièce semblait irréel : irréel ce cœur qui ne battait plus, irréel ce visage crispé, irréelle sa propre image que lui renvoyait un miroir rongé de lèpre. Irréel ce sang qui coulait, par saccades, entre ses doigts, irréel aussi ce pistolet de salon dont la crosse de nacre luisait. Elle était dérisoire cette arme, à force de paraître inoffensive.

Gérard s'enfuit. Il courait, criait, gesticulait. Des feux, figés dans la brume naissante, veillaient encore sur la ville. Ils étaient obsédants de pâleur et d'inertie, ces feux. Le monde gisait, immobile, muet, mort.

Le brigadier sursauta lorsque la porte du poste s'ouvrit et cogna le mur. Il se leva... Hagard, tendant vers lui ses mains sanglantes, Gérard hurlait :

— Je viens d'assassiner Marga de Morangat.

Spectacles - Cinémas

Pour le Rex, Palace, Marignan, consulter par ailleurs le programme.

LE PARIS (novembre-décembre)

« Nana », en couleurs avec Martine Carol.

« 20.000 lieues sous les mers », cinémascope en couleurs de Walt Disney.

« Les héros sont fatigués » avec Yves Montand.

« Les carnets du Major Thompson », avec Martine Carol.

« La Strada ».

« Dossier noir », le dernier film de Cayatte.

« Papa, maman, ma femme et moi », Robert Lamoureux.

« Chiens perdus sans collier », avec Jean Gabin.

« Vera Cruz », cinémascope en couleurs avec Gary Cooper et Burt Lancaster.

« A l'est d'Eden », le dernier film d'Elia Kazan.

« Hélène de Troie », cinémascope en couleurs.

« Désirée », cinémascope en couleurs, avec Marlon Brando.

Imprimerie JOUCLA,
19, rue Lafayette, Périgueux.
Le Gérant : Pierre PEYRAS.

ROCHEFORT

Suite de la page 7

Au cours de cette visite, le père de Bernard Sarrazin, avocat à la Cour de Lyon, ne cessa de s'extasier devant ces véritables trésors dont il vantait la richesse.

LA CRUAUTE D'UNE BOUTADE

Ces souvenirs seront terminés par cette boutade de quelque peu cruelle, d'un homme qui ne vit jamais Loti. Cependant, il était député de Rochefort : J.L. de Lanessan.

L'ancien Ministre de la marine de Waldeck-Rousseau, était natif de Saint-André de Cubzac ; il mourut dans sa propriété, à Ecouen (Seine-et-Oise), après avoir été député de Lyon, Waldeck-Rousseau en fut un ministre de la Marine ; son titre d'ancien Gouverneur d'Indochine avait influé

J.L. de Lanessan rédigeait en chef « Le Siècle » qui, avec « L'Action » et « Paris-Midi » appartenait à Henry Bérenger, sénateur de la Guadeloupe.

L'ancien Ministre avait accepté la candidature à Rochefort pour se venger d'Emile Combes qui l'avait battu à Lyon, pensant à son tour le

faire battre aux élections sénatoriales, ce qui devait échouer.

Parlant de Pierre Loti, de Lanessan disait, saisissant en un geste habituel sa barbiche entre deux doigts :

« Loti !... il marche en politique comme un éléphant dans un magasin de porcelaine. »

Loti ne fit jamais de politique, de sorte qu'il eut été malaisé de savoir comment il aurait marché.

JEAN DES TILLEULS.

CHANSON

Dans mon beau pays que j'aime et que hante
Le doux souvenir de nos troubadours,
Près d'un vieux château qu'un long rêve enchantera
Il est une croix, tombeau d'une amante,
Solitaire et froid, près des hautes tours.

Solitaire et froid, près des hautes tours,
Couverte de rameaux qu'un souffle soulève,
Il est un tombeau perdu dans un rêve...
Le soleil parfois le pare d'atours
Lumineux et chauds, près des hautes tours...

Jehan de CHANTERIVE